

COLLECTION DIASPORALES

...parce que toute authenticité est un exil.

Jean Kehayan, L'APATRIE

Jean Ayanian, LE KEMP

Berdj Zeytountsian, L'HOMME LE PLUS TRISTE

Berdjouhi, JOURS DE CENDRES À ISTANBUL

Krikor Zohrab, LA VIE COMME ELLE EST

Arménouhie Kévonian, LES NOCES NOIRES DE GULIZAR

Michael J. Arlen, EMBARQUEMENT POUR L'ARARAT

Martin Melkonian, LE MINIATURISTE

Esther Heboyan, LES PASSAGERS D'ISTANBUL

Max Sivaslian, ILS SONT ASSIS

AVIS DE RECHERCHE,
UNE ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE ARMÉNIENNE CONTEMPORAINE

Avétis Aharonian, SUR LE CHEMIN DE LA LIBERTÉ

Yervant Odian, JOURNAL DE DÉPORTATION

ANAHIDE TER MINASSIAN
HOURI VARJABÉDIAN

Nos terres d'enfance

L'Arménie
des souvenirs

Éditions Parenthèses

EN COUVERTURE :

Photogramme extrait du film *1937*, Nora Martirosyan (2007).

REMERCIEMENTS :

L'éditeur tient à remercier Nounée Abrahamian, Arakel Artarian, Garbis Artin, Alice Aslanian, Hagop Balian, Anne Barseghian, Hemayak Bedeyan, Viken Berberian, Séta Bibérian, Jean-Marie Carzou, Alice Der Vartanian, Sevan Deyirmendjian, Grigor Djanikian, Robert Haddejian, Vahan Ishkhanian, Sargis Khatchens, Sylva Kuyumcuyan, Haroutioun Kurkjian, Ardachès Margossian, Kariné Martirosyan, Arpik Missakian, Armen Samuelian, Zaven Sargsyan, Mayda Saris, Sarkis Seropyan, Vilma Tajirian, Pierre Ter Sarkissian, Dikran Terterian, Arpi Totoyan, ainsi que les éditions Albin Michel, Gallimard, Mercure de France, Actes Sud, Aras, Marmara pour leurs aimables autorisations.

COPYRIGHT © 2010, ÉDITIONS PARENTHÈSES, pour la présente édition
et les traductions

© Peter Balakian (pp. 27-32), © Violette Krikorian (pp. 33-36), © Mercure de France (pp. 37-54), © Éditions Gallimard (pp. 55-58, 69-72), © Actes Sud (pp. 73-82), © Nora Martirosyan (pp. 83-88), © Armen Chékoyan (pp. 89-94), © Éditions Aras (pp. 95-98, 215-220), © Krikor Beledian (pp. 103-112), © Éditions Parenthèses (pp. 113-116, 129-134, 139-142, 151-156), © Fondation William Saroyan (pp. 117-122), © Simon and Schuster (pp. 123-128), © Éditions Albin Michel (pp. 143-146, 147-150), © Éditions Marmara (pp. 199-206), © Anne Barseghian (pp. 243-254).

ÉDITIONS PARENTHÈSES, 72, COURS JULIEN — 13006 MARSEILLE

www.editionsparentheses.com

ISBN 978-2-86364-180-4

« Les herbes gardent
notre lointain pays¹. »

Iskandar Habache

¹ Iskandar Habache, *Quelques pointes de nuit*, traduit de l'arabe par Jean-Charles Depaule, Marseille, cipM/Spectres familiaires, 2003, p. 27.

LIMINAIRE

Théramène : « Eh ! depuis quand, seigneur,
craignez-vous la présence
De ces paisibles lieux si chers à votre enfance,
Et dont je vous ai vu préférer le séjour
Au tumulte pompeux d'Athènes et de la cour ?
Quel péril, ou plutôt quel chagrin vous en chasse ? »
Racine, *Phèdre*.

La ville reste l'un des marqueurs d'histoire les plus éloquents. La ville, pour les Arméniens, c'est Bolis (*Constantinopolis*), lieu de tous les croisements et de vestiges accumulés où l'on décrypte la gloire et les avatars des siècles passés. Istanbul, 2005 : au cœur de la gigantesque métropole, nous plongeons dans Bolis, gardienne sur les deux rives du Bosphore de nos héritages familiaux. Derrière chaque porte, au détour de chaque coursive nous traquons les traces du vécu et d'histoires singulières, mais aussi d'absences et de disparitions...

Nous voici face à une réalité longtemps occultée ou ignorée : la vie continue à Bolis, et aucun Arménien ne s'y sent en diaspora : « nous sommes ici depuis si longtemps ». Ce sont les enfants qui nous le diront le mieux : à l'école ils apprennent l'arménien mais, entre eux, ils parlent plus volontiers le turc, comme leurs camarades du quartier. Ailleurs d'autres enfants, leurs homologues, parlent l'anglais, le russe, l'arabe ou le français.

De ce voyage à Istanbul, de ces rencontres avec les « vivants », est né ce projet de voyage littéraire : revisiter à travers des œuvres mémorielles ou artistiques, à travers des récits de fiction, les terres

d'enfance arménienne, à la foi uniques et aux analogies manifestes, de part et d'autre de la borne temporelle de 1915².



Les textes rassemblés dans ce livre mettent en scène des enfants et des adolescents arméniens. Les événements advenus dans l'enfance, qu'ils soient remémorés ou occultés, sont constitutifs de l'individu et de sa capacité créatrice à l'âge adulte. Traduits de l'arménien, du turc, du russe, ou des différentes langues des pays de la diaspora, la plupart de ces textes sont inédits en France. Ils sont évidemment complétés par l'apport non négligeable d'auteurs francophones.

IO

Dans leur grande majorité autobiographiques, ce sont des autofictions ou des témoignages, c'est-à-dire des « documents qui recréent la vie³ ». Ce sont souvent des écrits rétrospectifs de formation, même si l'imaginaire n'est jamais absent puisque « la mémoire est toujours imagination créatrice et ce qui importe, ce n'est pas la réalité historique événementielle mais la vérité fantasmatique⁴ ». Quel que soit le genre, il s'agit du regard de l'adulte sur l'enfant, ou sur sa propre enfance. Si, comme en Occident, l'écolier — enfant ou adolescent — a été la figure montante de la littérature, les violences et les ruptures qui ont marqué l'histoire des Arméniens depuis le XIX^e siècle ont assigné à l'enfant une fonction charnière dans la transmission de la langue et de la mémoire.

Nouvelles et romans arméniens sont des genres littéraires modernes qui ont pris leur essor dans la seconde partie du XIX^e siècle sous l'influence des littératures italienne, française, anglaise et russe. Cet essor est inséparable de la « réforme » de la

² « Recueillez et entretenez seuls des orphelins qui ne pourraient se rappeler les terreurs auxquelles furent soumis leurs parents. Renvoyez les autres avec les caravanes. » Télégramme n° 830 de Talaat Pacha à la préfecture d'Alep le 25 décembre 1915, recueilli par Aram Andonian, cité in Yves Ternon, *Enquête sur la négation d'un génocide*, Marseille, Parenthèses, 1989, p. 95.

³ Chahan Chahnour cité in Krikor Beledian, *Cinquante ans de littérature arménienne en France*, Paris, CNRS Éditions, 2001, p. 133.

⁴ Gilbert Bosetti, *Le Mythe de l'enfance dans le roman italien contemporain*, Grenoble, Ellug, 1987, p. 97.

langue arménienne. L'adoption de la langue civile et vernaculaire (*achkharhabar*) et sa littéralisation sous ses deux variantes, orientale et occidentale, ont accompagné et favorisé le développement concomitant de l'école « creuset commun pour l'acquisition d'une même langue et d'une même conscience de l'histoire et de la géographie du pays ⁵ », de la presse et de la littérature ⁶. Comme en France à la même époque, la plupart des écrivains arméniens ont d'abord publié leurs œuvres dans la presse. Par sa brièveté, la nouvelle, réaliste ou fantastique, se prêtait mieux aux contraintes de cette forme d'édition. L'unité de l'épisode et de la narration, la présentation rapide des personnages, la « chute » qui caractérisent la nouvelle, révélatrice d'une vie ou d'une société, convenaient mieux à un public dont la scolarisation et les habitudes de lecture étaient récentes.

Avant 1915, ces écrits ont pour cadre l'Arménie historique, le *yerkir* (le pays), partagé entre les empires ottoman, russe et perse. Ni « pays des Merveilles » à la Lewis Carroll, ni « pays sans nom » ou « pays ineffable » du *Grand Meaulnes* d'Alain-Fournier — « où toutes choses sont vues dans leurs secrètes beautés ⁷ » —, le *yerkir* est l'« espace rêvé » des poètes, des historiens et des révolutionnaires. Ils ont aussi pour cadre des villes impériales, Constantinople, Smyrne, Tiflis ou Bakou, où sont établis les pôles économiques et culturels d'un peuple déjà dispersé.

La Première Guerre mondiale inaugure le xx^e siècle, « l'âge des extrêmes ⁸ », et permet au gouvernement jeune-turc de perpétrer le génocide :

« Nous vivions tous en famille, comme des frères... Et puis le jour est arrivé où nous aussi avons été soumis au *sevkijet* [expédition]. Notre histoire commence ⁹. »

⁵ *Ibid.*, p. 274.

⁶ Voir Anahide Ter Minassian, « Enjeux d'une politique de reconquête linguistique : les Arméniens dans l'Empire ottoman », in Salem Chaker (sous la direction de), *Langues et Pouvoir*, Aix-en-Provence, Édisud, 1998, pp. 151-167.

⁷ *Correspondance Jacques Rivière et Alain Fournier*, Paris, Gallimard, 1928, tome IV, 26 décembre 1906.

⁸ Eric J. Hobsbawn, *L'Âge des extrêmes : histoire du court xx^e siècle* [1994], Bruxelles, Complexe, 2003.

Les enfants meurtris, abandonnés, orphelins, enlevés ou recueillis, sont les victimes mais aussi les témoins des violences innommables sur la scène du génocide. Le long des routes de la déportation en Anatolie, dans les déserts de Syrie et de Mésopotamie, durant ces années perdues entre 1915 et 1921, ils assistent à la destruction de leurs familles suppliciées et à l'anéantissement du monde ancien.

« Nous étions partis et nous dûmes repartir, le siècle était devenu un stand de tir¹⁰. »

12

Comme les Indiens d'Amérique qui ont vu leurs terres disparaître sous leurs pieds, les Arméniens venaient d'être effacés du paysage. Un effacement absolu :

« Tous sont morts. Les pierres aussi sont mortes ; et les montagnes, les plaines et les rivières. Tous sont morts, de leur mort belle ou tragique, parfois de leur vivant¹¹. »

Et pour certains le souvenir lancinant devenu insupportable conduira à la recherche de l'oubli :

« Tu vois, le plus difficile pour quelqu'un comme moi, c'est pas de se souvenir mais d'oublier¹². »

Une partie des survivants devenus des réfugiés réussit à gagner la Transcaucasie où à la faveur de la Révolution russe, une République d'Arménie a été créée en 1918. Théâtre d'une renaissance, elle est indépendante jusqu'en 1920, soviétique de 1921 à 1991, et depuis à nouveau indépendante. À partir de 1920, la majorité des réfugiés se disperse dans une grande diaspora qui s'étend aujourd'hui du Proche-Orient à la Russie, de l'Europe occidentale au continent américain et à l'Australie. Déterritorialisés, interdits de retour en Turquie, les rescapés sont devenus des apatrides¹³.

⁹ MK [Manuel Kirkyacharian], *Récit d'un déporté arménien, dix années d'errance parmi les Kurdes et les Syriques*, Paris, Turquoise, 2008, p. 37.

¹⁰ Armen Lubin, « Exode », in *Sainte Patience* [1951], Paris, Gallimard, 2005, p. 95.

¹¹ Kéram Kévonian, postface in *Les noces noires de Gulizar*, traduit de l'arménien par Jacques Mouradian, Marseille, Parenthèses, 2005, p. 182.

¹² Bulle de dialogue dans la bouche de Marie Bedros Caramanian, la grand-mère de l'auteur de bande dessinée Farid Boudjellal (*Mémé d'Arménie*, Toulon, Soleil, 2002, p. 52).

Venus d'ailleurs, d'autres parfums, d'autres sons, d'autres images viennent interférer avec ceux quotidiens d'un environnement qu'ils n'ont pas choisi : « Je suis né en Californie mais je ne fais qu'y passer » (William Saroyan). Et chaque lieu devient une toile où se dessinent toutes les réminiscences :

« Dans le Bois de Vincennes, il y a des arbres venus de ma ville natale et il y a des cigales. Je crois entendre quelquefois les murmures qui berçaient mon enfance, sur un torrent d'ors et de cristaux¹⁴. »

13

Sur ces terres nouvelles et dans ces nouveaux mondes, passé le temps de l'exil et de la nostalgie, commence la découverte de l'Autre.

« Paris, patrie de la femme au sac dessinée sur les timbres. Paris où les Arméniens vivaient en hommes libres. Valise à la main et tapis à l'épaule, l'Arménien avançait d'une démarche lente, imprécise, comme s'il n'osait fouler le sol¹⁵. »

Dans les cercles littéraires parisiens des années trente, on croise Chahan Chahnour, devenu le poète français Armen Lubin¹⁶ :

« Parfois des odeurs d'agrumes, de prières surgissent de si loin, trop belles, trop déchirantes pour l'exilé, il court, il se bouche le nez. Lubin a sans doute connu ces errances dans une capitale où *mourir debout* est un luxe que l'on se paie en allant au bureau, en grinçant les rideaux de fer des boutiques, en exerçant divers petits métiers, grandes angoisses, comme retoucheur¹⁷. »

Cette « conquête de l'exil¹⁸ » conduit les rescapés ou leurs descendants vers des destinations diverses et imprévues, préférant le pays qui les habite à l'endroit qu'ils habitent. Ils esquissent

¹³ « On leur remet une valise, quelques effets repassés, leur première feuille d'identité dont il finirait par savoir qu'il s'agissait d'un passeport Nansen portant un large tampon rouge : "Sans retour possible". Et manuscrit à la rubrique But du voyage : "Il ne peut pas retourner chez lui". » Jean Kehayan, *L'apatricie*, Marseille, Parenthèses, 2000, pp. 23-24.

¹⁴ Nicolas Sarafian, *Le Bois de Vincennes*, traduit de l'arménien par Anahide Drézian, Marseille, Parenthèses, 1993 p. 65.

¹⁵ Clément Lépidis, *L'Arménien*, Paris, Seuil, 1973, p. 16.

¹⁶ Armen Lubin a inspiré son ami et poète Henri Thomas pour le personnage de Dordivian dans *Une saison volée* (Paris, Gallimard, 1986).

¹⁷ Yves Martin, « Le troisième détective », *Grandes largeurs*, n° 12, 1987, p. 15.

¹⁸ Titre de la préface de Marc Nichanian à Sarafian, *Le Bois de Vincennes*, Marseille, Parenthèses, 1993, pp. 7-16.

une carte imaginaire de la diaspora dont le centre serait partout et les rives en perpétuel mouvement : de Beyrouth à Sydney, de Fresno à Manaus, d'Alger à Casablanca... Ainsi, Anchèn Garodouni ne cesse d'envoyer ses chroniques au quotidien *Haratch*¹⁹ depuis Blida, au pied de l'Atlas algérois²⁰. Et puis il y a Bédros qui

« arriva à Shanghai avec une valise et une centaine de taëls en poche, tout ce qui lui restait de son séjour en Mandchourie. Le cœur gros, il avait quitté Kharbin où il avait espéré, bien naïvement, vivre heureux avec Galina mais les événements en avaient décidé autrement. Depuis son départ d'Erzeroum, le triste et douloureux épisode d'Ekaterinbourg ainsi que le drame de Kharbin, sa vie s'apparentait à une continuelle errance, une vie de nomade, alors que son souhait était de s'établir pour mener une existence sereine et paisible²¹. »

I4

Et lorsque le lieu d'arrivée est moins exotique, comme ces villes du sillon rhodanien dont les entreprises textiles ont recruté leur main-d'œuvre jusque dans les orphelinats du Moyen-Orient, les paradoxes de l'histoire et la nostalgie du « pays » amènent certains à choisir un « retour » en Arménie soviétique après la Seconde Guerre mondiale. René Hovivian, plus connu sous son nom de caricaturiste, Hoviv, situe ses premiers souvenirs d'enfant au milieu de ces travailleurs immigrés regroupés dans une sorte de communauté ouvrière à Vienne, le « Kemp ». Mais sa mémoire a été surtout marquée par cette inimaginable déportation en Sibérie alors que sa famille avait choisi de quitter la France :

« 12 juin 1949. Minuit environ, on frappe à la porte. Un officier (colonel ou capitaine) du NKVD (ministère de l'Intérieur), un soldat, un civil (mon père le connaît c'est le responsable du Parti de l'usine où nous travaillons) [...]. Nous avons appris que nous partons pour un voyage. Il est près de 4 heures du matin lorsque le camion nous emporte à travers la ville déserte. [...] Par une merveilleuse matinée de printemps, une gare de triage,

¹⁹ Quotidien en langue arménienne publié à Paris, créé par Chavarche Missakian le 2 août 1925. Après une interruption volontaire durant l'occupation, le journal a paru sous la direction de Arpik Missakian jusqu'au 31 mai 2009 (22 214 livraisons).

²⁰ Voir *infra* le témoignage de Anchèn Garodouni sur son itinéraire d'orphelin près de Sivas (pp. 173-177).

²¹ Jean Chaland, *D'Erzeroum à Shanghai, 1879-1946, itinéraire de mon père arménien*, Paris, Thélès, 2007, p. 173.

plusieurs trains de marchandises, on entasse les gens dans les wagons [...]. Le train s'ébranle lentement. Nous traversons l'Azerbaïdjan, le Caucase le long de la mer Caspienne avant de passer par Stalingrad. Au travers de petites ouvertures nous verrons à peine défiler le paysage. Puis ce sera l'Oural et enfin la Sibérie²². »

À l'exception des pays du Proche-Orient, l'intégration dans les sociétés d'accueil a pour prix l'oubli de la langue arménienne ou, du moins, l'abandon de ses usages littéraires, ou encore un « mutisme de l'arménophone en terre étrangère²³. » La pratique d'une langue instrumentale — le français, l'anglais, le turc, l'arabe, le russe, le géorgien, l'espagnol, l'italien... — devenue une nouvelle langue « maternelle », conduit l'enfant à la question fondamentale : « qu'est-ce qu'être arménien ? ». Une identité non plus prescrite et héritée, mais choisie, acceptée, constamment « bricolée » et recomposée. Ou rejetée, du moins dans un premier temps, comme se souvient la cantatrice Cathy Berberian, attitude de rejet qui ne l'empêchera pas plus tard de défendre la musique de Luciano Berio et ses *Folk Songs*²⁴, inspirés de musiques traditionnelles, azerbaïdjanaise et arménienne :

« La tare d'être un "étranger" est plus que ce qu'un enfant seul peut supporter. Aussi, on apprend très tôt à s'approprier tous les américanimes manifestes, à parler comme les voisins, à préférer les hot-dogs et les légumes bouillis au dolma et au turlu guvej, à mépriser quiconque et tout ce qui est "étranger"²⁵. »

L'écrivain américain Viken Berberian restitue dans l'un de ses romans l'atmosphère familiale vécue comme particulièrement pesante dans le Beyrouth de ses jeunes années :

« Attention n'allez pas croire... J'éprouve le plus grand respect pour ma famille ; je ne me suis juste jamais vraiment senti en phase avec eux, quel que soit le sujet.

²² Témoignage de Hoviv in Jean Ayanian, *Le Kemp, une enfance intra-muros*, Marseille, Parenthèses, 2001, pp. 123-124.

²³ Esther Heboyan-De Vries, « William Saroyan était-il un écrivain bilingue ? », in *Exil à la frontière des langues*, sous la direction de Esther Heboyan-De Vries, Arras, Artois Presses Université, 2001, p. 99.

²⁴ *Folk Songs*, musique de Luciano Berio, pour mezzo-soprano et sept instrumentistes, 1964 (« A Cathy »).

²⁵ Cathy Berberian, « Armenian culture in America », 5 mai 1945, cité in Marie Christine Vila, *Cathy Berberian, Cant'actrice*, Paris, Fayard, 2003, p. 24.

Pour mon anniversaire, chaque année entre les âges de sept et onze ans, j'ai reçu les pires cadeaux qu'un enfant puisse avoir. À mon septième anniversaire, ce fut un calendrier illustré des toiles hideuses de Francis Bacon. C'est le genre de cadeau qui peut en un sens contribuer à changer un adolescent profondément non violent en féroce fedai. Les pages du calendrier que je détestais le plus étaient celles du printemps, surtout avril, mai et juin (on n'est jamais trop précis)²⁶. »

Quand la famille est dominée par un grand-père énigmatique, enfermé dans les souvenirs d'un ailleurs lointain et inaccessible, cela donne cette description dans le langage de la culture punk d'un petit-fils qui ne décrypte rien de ce passé enfoui :

« Je m'appelle Jean-Louis Garnick Philippe Costes. Garnick parce que mon grand-père s'appelait Garnick Sarkissian. C'était un immigré arménien. Une merde. Un rien du tout. Il arrivait toujours pas à parler français après 50 ans en France, et en plus il avait oublié l'arménien ! [...] Mon grand-père ne parlait jamais à sa femme ; il ne la regardait jamais. Il fixait l'écran télé sans arrêt, sans dévier, obnubilé, buté sur Guy Lux. On aurait dit qu'il faisait semblant exprès. Je parie que la télé il en avait rien à foutre : il regardait la télé comme une insulte permanente à ma grand-mère : "ta vois salope, ja prafar ragarde la talé ka toi". La télé, on savait tous pertinemment qu'il y bitait que dalle. [...] En plus, il comprenait pas le français ; il pouvait à peine lire (juste regarder ?) toujours le même vieux numéro en russe d'un journal pour immigrés tout déchiré. Pourquoi donc alors qu'il regardait tous les soirs "Des chiffres et des lettres" ? Pour bien nous montrer qu'il avait rien à voir avec nous notre famille de Français de merde qu'il pouvait pas saquer²⁷. »

Une forme particulière de dissimulation de leurs origines a affecté trois des figures emblématiques de la diaspora française : Carzou, Verneuil, Troyat. Le premier, dont nous publions un récit émouvant mais tardif sur son enfance à Alep²⁸, s'était acharné à se « franciser », dans une quête d'intégration absolue avant de réaliser

²⁶ Viken Berberian, *The Cyclist*, New York, Simon and Shuster, 2002, p. 42 (extrait traduit par Marion Brun) ; voir par ailleurs son deuxième roman traduit en français : *Das Kapital*, traduit de l'américain par Claro, Paris, Gallmeister, 2009.

²⁷ Jean-Louis Costes, *Grand Père*, Paris, Fayard, 2006.

²⁸ Voir *infra*, « Place Bab al Faraj », pp. 99-101.

une saisissante fresque représentant l'Apocalypse sur les murs de sa fondation à Manosque. Son fils Jean-Marie Carzou, dans la préface à la réédition de son *Arménie 1915*, révèle cette évolution :

17

«Cet Arménien-là avait (joliment) transformé son nom (*KarZou*, pour en faire Karzou puis Carzou – le *k* changé en *c* pour diminuer encore l'aspect exotique du patronyme ainsi obtenu), ce dont on ne peut lui faire reproche vu la xénophobie des années trente ; allant plus loin dans le déni de ses origines, il se proclamait même Français, né au choix à Paris (voir le *Petit-Larousse*, quand il commença à y figurer) ou à Molitg-les-Bains (Pyrénées-Orientales, région d'où venait une partie de la famille de ma mère). De plus, nul mot d'arménien à la maison, nulle allusion au génocide, ni à l'immigration qui en était résultée, ni même à sa propre vie à Alep où il était né en 1907²⁹.»

Henri Verneuil qui avait délibérément effacé son nom, sous prétexte d'exigences de carrière, a éprouvé sur le tard le besoin de réaliser son film le plus atypique, *Mayrig*³⁰, mêlant fresque historique et souvenirs personnels, allant même jusqu'à se mettre en scène dans le rôle du prêtre à l'enterrement de son propre père ! Mais, une fois déchiré le voile, on revient chez les siens : la pierre tombale de Henri Verneuil au cimetière Saint-Pierre de Marseille ne porte qu'un nom : Achod Malakian.

Henri Troyat s'est toujours présenté comme d'origine russe, «parce qu'une grande distance sépare le lieu où je suis né du lieu où me voici». Il situe son ascendance paternelle dans le nord Caucase chez ces «Tcherkesses arméniens, comme on les appelait, qui n'avaient même pas d'église dans leurs villages». Après l'arrivée des Russes au XIX^e siècle, et la fondation d'Armavir «cette ville, simple assemblage de bicoques entourées d'un fossé et d'une palissade de pieux» :

«Mon ancêtre s'y établit avec sa famille. Comme il s'appelait Toros, l'administration tsariste russifia son nom et il devint Tarassoff.» Ensuite, beaucoup de

²⁹ Jean-Marie Carzou, *Arménie 1915, un génocide exemplaire*, préface à la nouvelle édition, Paris, Calmann-Lévy, 2007, p. 10.

déplacements, « les itinéraires s'embrouillent dans mon souvenir », pour arriver à Constantinople en 1920 où, pour fuir avec les réfugiés car « la terminaison en off du nôtre nous désignait comme étant plutôt d'origine russe, mon père accepta un subterfuge. Le représentant diplomatique de la nouvelle république arménienne nous délivra une lettre comme quoi le porteur de la présente, "connu en Russie sous le nom de Tarassoff" s'appelait en réalité "Torossian". Ce nom de Torossian, qui n'avait jamais été le nôtre, devait demeurer accolé à notre nom de Tarassoff en dépit de tous les efforts que nous tentâmes pour nous en débarrasser par la suite³¹. »

Ce balancement continu entre acceptation et effacement de ses origines, pour se fondre dans un anonymat unificateur, s'observe chez les enfants d'exilés :

« Certains enfants cherchent à ressembler et à se comporter comme leurs petits camarades, à ne jamais se distinguer pour ne pas risquer de détruire le bel idéal fusionnel qui les lie au groupe... D'autres veulent au contraire toujours se démarquer, se faire remarquer et être ainsi rassurés par le regard de l'autre sur leur irréductible singularité³². »

Parfois des détails insignifiants de la vie quotidienne marquent l'enfant pour toujours. Lorsque le documentariste Philippe Vartan Khazarian revisite les bandes Super 8 de son enfance dans la banlieue lyonnaise pour les croiser avec ce film d'une route du Karabagh, il se souvient de la singularité d'un simple appel téléphonique. Une expérience de la « mémoire involontaire » :

« La France. La France des routes de vacances en famille. Celle que nous allions découvrir sous la bannière d'un unique pavillon, d'un seul nom, celui de mon père : Khazarian. Notre nom. Khazarian est donc arménien, mais en français Khazarian sonne comme un raclement de gorge ou un coup de clairon. Moi je l'ai appris rien qu'en écoutant ma mère l'épeler... au téléphone : K comme Kleber, H comme Henriette, A comme Anne, Z comme Zoé, A comme Anne, R comme René, I comme Irène, A comme Anne, N comme Noémie³³... »

³⁰ Henri Verneuil, *Mayrig* film de 1991 suivi de *581 rue Paradis* (1992), d'après les souvenirs publiés aux éditions Robert Laffont en 1985.

³¹ Henri Troyat, *Un si long chemin*, Paris, Stock, 1976, pp. 13-28.

³² Dimitri Nicolaïdis, « Les traces effacées de Kuplu », in *Le livre du retour*, Paris, Autrement, 1997, p. 109.

Et quand ce n'est pas un nom, c'est le prénom qui parfois focalise les dualités :

« Des années durant et selon les circonstances je bafouillais "Edward" pour insister sur "Saïd", d'autres fois je faisais l'inverse ou alors je prononçais les deux noms d'une seule traite et si vite que ni l'un ni l'autre n'étaient clairs³⁴. »

L'opposition entre la maison et l'école, l'intime et le public, se révèle dans l'usage d'une langue plutôt que d'une autre :

19

« J'avais désormais deux langues. L'une pour la maison, l'autre pour l'école et le monde. J'avais deux langues³⁵. »

Ressassée, la dualité se dilue dans un flou identitaire :

« Je n'ai jamais su laquelle, de l'arabe ou de l'anglais, je parlai en premier, ni laquelle était vraiment indiscutablement la mienne³⁶. »

Mais ces langues d'adoption ne conservent-elles pas une certaine musique de la langue « matrice » ? « Sporadiquement, imperceptiblement, les écrits américains de Saroyan laissent transparaître sa langue maternelle³⁷ ». L'écrivain peut aussi se voir submerger par le reflux des « commencements » :

« Ce n'est pas le français qui me vient à l'aide quand je suis en panne dans un code artificiel, [...] mais bien le bulgare, pour me signifier que je n'ai pas perdu les commencements³⁸. »

Les exilés, ces voyageurs involontaires, se souviennent de leur enfance avec leur mode d'expression singulier car « la langue de l'exil, l'écriture, n'est pas amnésique³⁹ ». Certains explorent leur mémoire ou aménagent leur imagination en mémoire fictive, comme d'autres fouillent des valises à la recherche de vestiges

³³ Voix de Philippe Vartan Khazarian in *I love the sound of kalachnikov, it reminds me of Tchàïkovsky*, documentaire, 2001.

³⁴ Edward W. Said, *À contre-voie*, Paris, Le Serpent à Plumes, 2002, p. 22.

³⁵ Elias Sanbar, *Le Bien des absents*, Arles, Actes Sud, 2001, p. 122.

³⁶ Edward W. Said, *À contre-voie*, Paris, Le Serpent à Plumes, 2002, p. 22.

³⁷ Esther Heboyon-De Vries, « William Saroyan était-il un écrivain bilingue ? », in *Exil à la frontière des langues*, op. cit., p. 87.

³⁸ Julia Kristeva, citée par Esther Heboyon-De Vries, « William Saroyan était-il un écrivain bilingue ? », op. cit., p. 89.

³⁹ Nancy Huston, Leïla Sebbar, *Une enfance d'ailleurs* [1993], Paris, J'ai lu, 1998, p. 5.

dérisoires, des photos familiales jaunies. Chez les écrivains, la trame de l'écriture remplace les fils rompus de l'enfance et parfois cette retranscription tend à l'universel :

« Un instant, une impression d'enfance me revient. Un morceau de pain à la main, je grimpais dans le grand murier de la deuxième cour et m'asseyais sur la plus haute branche. La branche oscillait, et moi je cueillais des fruits et les mangeais avec mon pain. Et tout l'univers était là, concentré dans ce pain, ces mûres, et ces branches qui me berçaient ⁴⁰. »

Chez l'artiste, l'expression va souvent révéler ses attaches, le sol qui le nourrit, et le déracinement conduit à un travail créatif chargé d'introspection :

« Pour beaucoup d'artistes, la culture c'est quelque chose qu'ils touchent de leurs pieds. Leur terre est cultivée par l'histoire, par la culture, par les moissons et il faut marcher dessus, y puiser — tandis que nous (je parle de mon cas), on n'a pas vécu de cette façon-là, et nous devons transporter la culture en nous ⁴¹. »



Il ne s'agit pas d'établir ici une anthologie des grands auteurs classiques ou contemporains, mais de mettre en lumière ceux qui ont nourri leur œuvre de souvenirs d'enfance. Pour certains écrivains « le roman est pensé comme ce qui conserve les traces de la diaspora, c'est-à-dire les traces de ce qui, dispersé en dehors du territoire national, est condamné à disparaître à plus ou moins longue échéance ⁴² ». Et ces traces sont autant d'images récurrentes : « Il vaut mieux vivre avec une image que d'affronter l'absence ⁴³. »

Pour la génération née au pays au début du siècle, le génocide a souvent effacé les images premières de la maison, du village, de

⁴⁰ Kostan Zarian, *L'île et un homme*, traduit de l'arménien par Pierre Ter Sarkissian, Marseille, Parenthèses, 1997, p. 39.

⁴¹ Sarkis, in catalogue d'expositions à Strasbourg et Bruxelles, Éditions les Musées de la ville de Strasbourg et Leber Hossmann, 1989.

⁴² Krikor Beledian, *Cinquante ans de littérature arménienne en France*, op. cit., p. 133.

⁴³ Atom Egoian, Entretien avec Vincent Rémy, *Télérama*, 30 novembre 1994.

l'école pour ne laisser que celle de l'orphelinat. La perte des « territoires d'enfance » a engendré la difficulté à raconter, une sorte de « rideau du silence ⁴⁴ ». Silence qui perdure parfois chez les descendants :

« Nous avons été, nous la génération des enfants des morts dans les camps, longtemps silencieux. Nous n'avons pas souffert dans notre chair, de quoi pouvions-nous témoigner ⁴⁵ ? »

21

Témoignage d'autant plus difficile lorsque le père refuse de transmettre le « fardeau » de l'histoire. Ainsi l'écrivain Daniel Arsand sera obligé de reconstituer seul l'histoire paternelle, ou avec le secours de sa mère, française, « je sus donc, mais des lèvres maternelles » :

« De son passé dans ce qui fut l'Empire ottoman et sa première patrie il ne m'a jamais dit qu'il avait infusé dans un constant effroi. Pourtant j'avais glané lors de réunions familiales des mots qui éclairaient ce passé : "massacres" et "exil". C'était murmuré. Et, ce murmure résonnait en moi, à mon insu. [...] Un jour, je dénichai dans un placard du vestibule un bouquin épais, aux feuilles jaunies, à la couverture en ruine. C'était une histoire des Arméniens. Je m'en emparai, je ne pipai mot à personne de ma découverte. Parce que je devinais que cette histoire n'avait pas été que lit de roses et pastorale ? Pour vérifier que la vérité sort toujours de la bouche des pères ? Parce que je savais sans savoir que je savais et qu'était venu le moment de savoir tout bêtement ? Parce que "massacres" et "exil" ne devaient plus être des mots mais une histoire, celle d'un peuple ? Toutes ces questions n'en formaient en somme que deux : Qu'est-ce que c'est qu'être arménien ? Qui est mon père ? [...] Un homme dont la mémoire était un enfer ⁴⁶. »

Mais d'autres dont les itinéraires ont été différents ont décrit la ville ou le village de leur enfance. Aksel Bakounts dans ses nouvelles a fait surgir le Goris des années trente. Dans *Le pays de*

⁴⁴ Pour reprendre les mots du créateur Issey Miyake à propos d'Hiroshima (« Un éclair de mémoire », lettre ouverte adressée au *New York Times*, Tokyo, 14 juillet 2009).

⁴⁵ François Maspéro, *Les abeilles et la guêpe*, Paris, Seuil, 2002, p. 30.

⁴⁶ Daniel Arsand, « Dimanches avec mon père », in *Mémoires d'enfances*, sous la direction de Catherine Enjolet, Paris, Phébus, 2008, pp. 15-25.

Nairi (1926) Yeghiché Tcharents a restitué par l'écriture le Kars de son enfance et « cette mélancolie qui vous inonde le cœur certains matins de printemps quand on sort dans la campagne et qu'on voit des chemins qui mènent vers l'infini ⁴⁷ ». Gourguen Mahari a donné de Aygüstan, la cité-jardin de Van, au bord du lac, une sublime description :

« Des vergers, des vergers, des vergers serrés l'un contre l'autre, étonnamment verts, avec leurs trembles haut perchés et les jardins débordant de fleurs... Les maisons, grandes et petites, européennes, asiatiques, de styles multiples et capricieux, sont cachées dans les arbres et les bosquets, dans les jardins et les vergers. De loin, la ville est semblable à une forêt qui se prolonge ⁴⁸. »

22

Les auteurs originaires de l'Arménie historique ont produit dans l'exil une riche littérature du terroir. Peut-être que « pour obtenir une bonne image de sa terre natale, il faut sortir de ses murs ou déplier une carte ⁴⁹ ». On retrouvera plus loin Hagop Mentsouri ⁵⁰ qui voit dans son village le pays tout entier, un fragment considéré comme un tout, une approche quasi ethnographique. La littérature de l'exil peut en effet « apparaître comme une littérature documentaire fournissant des informations de tous ordres, historiques, sociologiques, psychologiques, sur la vie et les réactions des exilés ⁵¹ ». L'écrivain Hamasdegh ⁵², quant à lui, dans son œuvre centrale, *Le Cavalier blanc*, écrit aux États-Unis, débute le récit en situant l'environnement de son héros âgé alors de sept ans :

« Pertag était un village d'églises et de moulins. Il était réputé pour sa vieille forteresse arménienne et ses abricotiers. La forteresse était posée sur une montagne comme une couronne dépouillée de ses gemmes.

⁴⁷ Yeghiché Tcharents, *La Maison de rééducation*, traduit de l'arménien par Pierre Ter Sarkissian, Marseille, Parenthèses, 1992, p. 19.

⁴⁸ Gourguen Mahari, *Vergers en feu*, cité et traduit par Marc Nichanian, in *Entre l'art et le témoignage, littératures arméniennes au xx^e siècle*, vol. 1, Genève, Metispresses, 2006, pp. 135-136.

⁴⁹ Joseph Brodsky, *Loin de Byzance*, Paris, Fayard, 1988, p. 364.

⁵⁰ Voir *infra*, le texte « Nous les enfants », pp. 199-206.

⁵¹ Jacques Mounier, *Exil et littérature*, Grenoble, Ellug, 1986, p. 6

⁵² Pour Hamasdegh (1895-1966), voir *infra*, « La perle bleue », pp. 255-259.

Quand il eut sept ans, Mardig se trouva à l'ombre de cette forteresse en ruine, aux côtés de la chèvre de sa tante paternelle. Ses pieds étaient nus et il portait une culotte rouge criblée de trous. Il aimait à s'étendre sur le dos, au-dessous des abricotiers fleuris de la forteresse et à rêver d'une fronde ou d'une flûte. S'il avait eu une fronde aux cordes multicolores, il aurait pu lancer sa pierre du pied de la forteresse jusque dans le nid d'une vieille cigogne, juché sur le sommet d'un mûrier près du moulin. [...] En ce temps Mardig avait sept ans, il portait une perle bleue à son oreille gauche⁵³. »

23

À travers une inévitable idéalisation du pays, les Arméniens ont laissé une vaste littérature de témoignage le plus souvent inaccessible en traduction. Dans la littérature définie comme une quête, la temporalité narrative renvoie à des histoires de « terres » et « d'enfance », parce que « le sens vient de l'amont, c'est-à-dire de l'enfance⁵⁴ ».

Et que dire lorsque l'enfant est déjà poète :

« Je me rappelle maman quand j'étais tout enfant, l'âge ne me grandissait pas vite, le temps durait. » (Avétissian, 12 ans)⁵⁵



Le parcours des « terres d'enfance » proposé dans ce livre, de la banlieue new-yorkaise à Téhéran, de Bagdad à Bakou, de Erevan à Istanbul, de Beyrouth à Trébizonde, de Paris à Mouch, gomme volontairement l'espace et le temps⁵⁶.

Sergueï Paradjanov à Tbilissi, William Saroyan à Fresno, Hagop Mentsouri dans les montagnes anatoliennes, Martin Melkonian

⁵³ Hamasdegh, *Le Cavalier blanc*, chapitre 1, traduction inédite de Hourï Ipékian [1947].

⁵⁴ Daniel Bougnoux, « L'exil mode d'emploi chez Julio Cortazar et Milan Kundera », in Jacques Mounier, *op. cit.*, p. 36.

⁵⁵ Cité in Jean Malrieu, « Les enfants poètes », in Max Primault, Henry Lhong, Jean Malrieu, *Terres de l'enfance, le mythe de l'enfance dans la littérature contemporaine*, Paris, Privat, Presses universitaires de France, 1961, pp. 163-198. Le poète Jean

Malrieu (1915-1976) quand il était jeune instituteur à Marseille, dans le quartier de la Cabucelle, avait encouragé ses élèves (dont plusieurs Arméniens) à tenir un *Carnet secret de poésie*, ce qui donnera lieu dans les années soixante à une publication dans *Action poétique*.

⁵⁶ Pour les extraits présentés, les titres ont été choisis par les éditeurs pour la présente édition. Nous avons conservé les translittérations utilisées dans les textes déjà publiés.

à Paris, Sarane Alexandrian à Bagdad dans l'Irak du roi Fayçal, Violette Krikorian à Téhéran dans l'Iran du Shah, Krikor Beledian à Beyrouth ou Peter Balakian à New York, tous, sous une forme ou une autre, ont écrit sur les atmosphères des paysages ruraux ou urbains de leur enfance, retrouvant dans des quotidiens contrastés la marque de leur appartenance multiple : une identité revisitée dont chaque signe est vécu dans le regard de l'autre. La création littéraire restitue les formes, les couleurs, les parfums, la musique des lieux ou des événements d'enfances éclatées en mille espaces mais qu'un fil invisible du souvenir relie entre pays vécu et pays rêvé.

Ce voyage dans ces vies dispersées n'est pas seulement une remontée dans le temps car « le passé n'est jamais mort, il n'est même jamais le passé⁵⁷ ». Il nous raconte d'abord ces terres d'enfances, vécues, remémorées, rêvées, car en définitive « il est inévitable que l'homme veuille, à un certain moment de sa vie, retourner au lieu de sa naissance pour voir ce qu'il a laissé derrière lui⁵⁸. »

Anahide TER MINASSIAN, Hourì VARJABÉDIAN

⁵⁷ William Faulkner, *Requiem pour une nonne* [1951], acte I, scène 3, Paris, Gallimard, « Folio », 1993, p. 108 ; cité par le compositeur Tigran Mansurian in livret du disque *Hayren*, ECM records, 2003.

⁵⁸ Arshile Gorky, Lettre à Vartoosh, Moorad et Karlen, publiée in Karlen Mooradian, *The Many worlds of Arshile Gorky*, Chicago, Gilgamesh Press, 1980 (lettre dont il existe l'original l'authentifiant, cf. Nouritza Matossian, *Black Angel, A Life of Arshile Gorky*, Londres, Pimlico, 2001, pp. 496-497).

NOS TERRES D'ENFANCE

PETER BALAKIAN	27	CHAVARCHE NARTOUNI	165
VIOLETTE KRIKORIAN	33	ANCHÈN GARODOUNI	173
ALEXANDRIAN	37	NICOLAS SARAFIAN	179
ARTHUR ADAMOV	55	MARTIRO SARIAN	185
ANASTASE MIKOYAN	59	ARMEN OHANIAN	189
HELENA BONNER	69	HAGOP MENTSOURI	199
NINA BERBEROVA	73	HRATCH ZARTARIAN	207
ELEONORE DABAGHIAN	83	MEGUERDITCH MARGOSSIAN	215
ARMEN CHÉKOYAN	89	VAHAN TOTOVENTS	221
ARA GÜLER	95	VIKEN KLAG	231
CARZOU	99	ARMÉNAK HAGOPIAN	239
KRIKOR BELEDIAN	103	BERDJOUHI	243
MICHAEL ARLEN	113	HAMASDEGH	255
WILLIAM SAROYAN	117	ZAVEN BIBÉRIAN	261
NUBAR GULBENKIAN	123	MATHÉOS MAMOURIAN	271
SÉDA	129	LASS	287
MARTIN MELKONIAN	135	ANTRANIK ZAROUKIAN	293
SERGUEÏ PARADJANOV	139	LÉON SURMÉLIAN	299
HRANT MATÉVOSSIAN	143	KASPAR BEDEYAN	309
ZABEL ESSAYAN	147	SIMON KAPAMADJIAN	315
ARMÉNOUHIE KÉVONIAN	151	AVÉTIS AHARONIAN	321
CHAHAN CHAHNOUR	157		

BIOGRAPHIES

ARTHUR ADAMOV [1908-1970]

Né à Kislovodsk dans le Nord Caucase en 1908, dans une famille impliquée dans les activités pétrolières du Caucase, Arthur Adamov passe les premières années de sa vie à Bakou où il apprend très tôt le français. Mais l'enfant vit dans la peur des persécutions et dans une atmosphère de terreur. En 1914, il est déraciné, sa famille rejoignant l'Allemagne, puis Genève. Installé finalement à Paris en 1924, il se passionne pour les Surréalistes, la vie littéraire et fréquente les cafés de Montparnasse. Contre l'avis de son père, qui devait perdre toute sa fortune au jeu et se suicider en 1933, il refuse de suivre des études d'ingénieur et décide de faire du théâtre. Adamov publie ses premiers poèmes dans *Les Cahiers du sud* en 1933. Apatride, il se réfugie en 1940 à Marseille ; arrêté pour avoir tenu des propos hostiles au gouvernement de Vichy, il est interné au camp d'Argelès pendant six mois. Il raconte dans *L'aveu* (1946) sa traversée d'une longue et grave crise psychologique. « Grand singulier », homme de théâtre tourmenté, poète déchiré, il écrit, traduit. Mais il reproduira l'exemple paternel en mettant fin à ses jours en 1970. Son œuvre est publié chez Gallimard.

AVÉTIS AHARONIAN [1866-1948]

Avétis Aharonian fut tout à la fois écrivain et homme politique. Il naît dans un petit village près d'Igdir, au pied du mont Ararat. Son père est forgeron, sa mère lui apprend très tôt à lire. Son instituteur l'inscrit au séminaire Kévorkian d'Etchmiadzine, dont il achève le cycle d'études en 1886 avant de se consacrer un temps à l'enseignement. En 1898 il part pour l'Europe suivre des cours de littérature, d'histoire et de philosophie dans les universités de Lausanne et de Paris. C'est dans ces années qu'il fréquente des arménophiles français et fait également ses premières expériences politiques, notamment au contact du bureau occidental de la Fédération révolutionnaire arménienne (parti Dachnak, fondé en 1890 à Tiflis). Il revient au pays en 1902 puis s'établit à Tiflis comme rédacteur littéraire dans la presse et c'est en Arménie russe qu'il publie ses romans, articles et études littéraires. Arrêté par la police tsariste pendant les persécutions de 1909, il est libéré en 1911 et s'établit en Suisse avant de revenir dans le Caucase d'où il découvrira, impuissant, les horreurs du génocide de 1915. En 1917 il devient président du Conseil national arménien qui proclame l'indépendance de la République arménienne le 28 mai 1918 puis président du Parlement. Comme président de la délégation de la République arménienne, il signera le traité de Sévres le 10 août 1920. Après la soviétisation de la République, Avétis Aharonian s'établit en France. En 1933, au cours d'une conférence, il s'effondre et reste paralysé jusqu'à sa mort le 9 avril 1948 à Marseille. Son recueil de nouvelles, *Sur le chemin de la liberté* a été traduit en français (Parenthèses, 2006).

SARANE ALEXANDRIAN [1927-2009]

Né à Bagdad en 1927 où son père Vartan était le stomatologiste du roi Fayçal I^{er}, Sarane Alexandrian est envoyé à Paris à l'âge de six ans chez sa grand-mère maternelle pour y recevoir des soins. Il poursuit des études de psychologie à la Sorbonne et d'histoire de l'Art au Louvre bien que son père souhaitait qu'il devienne médecin. Il rejoint le groupe des surréalistes à dix-neuf ans, est lié à André Breton qu'il surnomme « l'anti-père ». Il participe à l'organisation de l'exposition internationale du surréalisme chez Maeght en 1947 et il est l'un des fondateurs de la première revue surréaliste de l'après-guerre *Néon*. En 1959, il épouse la peintre surréaliste Madeleine Novarina. Il publie de nombreux romans, des essais, des monographies d'artistes, des essais littéraires ou philosophiques : *André Breton par lui-même* (Seuil, 1971), *Le surréalisme et le rêve* (Gallimard, 1974), *Soixante sujets de romans au goût du jour et de la nuit* (Fayard, 2000), *La sexualité de Narcisse* (Le Jardin des livres, 2003)... Anticonformiste, qualifié de théoricien numéro 2 du surréalisme, il a vécu de l'intérieur cette épopée ; il s'en sépare à l'exclusion de Victor Brauner. En 1990 il publie son autobiographie, *L'aventure en soi* (Mercure de France). Il meurt à Paris en 2009.

332

MICHAEL J. ARLEN

Michael J. Arlen est né en 1930. Il a été rédacteur au *New Yorker* et s'est spécialisé dans l'analyse du monde audiovisuel et notamment de la télévision. Il a tenté de percer la personnalité complexe de son père, d'abord en publiant une biographie (*Exiles*, 1970) où il détaille ses difficiles relations filiales, puis en entreprenant un voyage initiatique en Arménie qui va lui inspirer *Passage to Ararat*, publié en 1975 (*Embarquement pour l'Ararat*, Parenthèses, 2005). Son père Michael Arlen (Dikran Kouyoumjian) est né à Roustchouk (Ruse) en Bulgarie en 1895 dans une famille de commerçants arméniens originaires de Constantinople. Ils émigrent ensuite en Angleterre et s'installent dans le Lancashire en 1901. Bien qu'autodidacte, il s'occupe d'enseignement avant d'aller à Londres, convaincu de sa vocation pour l'écriture. Quand ses premiers écrits attirent l'attention, il invente son pseudonyme, vérifiant dans l'annuaire londonien qu'il serait au moins unique dans la capitale du monde. Il est naturalisé sujet britannique en 1922 et fréquente les milieux aristocratiques, s'efforçant de gommer toute trace de son statut d'exilé. Il publie des nouvelles et des récits courts explorant souvent l'univers du fantastique, avant de connaître un succès mondial avec son *Chapeau vert* (1924) qui sera adapté au cinéma (Clarence Brown, *A Woman of Affairs*, 1928). Il épouse une comtesse grecque, Atalanta Mercati, vit quelque temps sur la Côte d'Azur et, à la déclaration de guerre, rejoint les États-Unis où il meurt en 1956. Michael J. Arlen, son fils, vit aux États-Unis.

PETER BALAKIAN

Né en 1951 dans le New Jersey, près de l'océan dont il aime les paysages de marais, le calme et la nature, Peter Balakian vit une jeunesse américaine typique : base-ball, télévision, pêche à Teaneck, passionné par les Yankees de New York, le rock... Tout jeune, il perçoit certains signes chez ses aînés qui tentent de réprimer les traumatismes du passé. Sa grand-mère lit des contes, raconte des histoires... mais c'est bien plus tard qu'il apprend qu'elle a perdu toute sa famille à Diyarbékir en août 1915. Il étudie la civilisation américaine et enseigne depuis 1980 à Colgate University. Auteur de cinq volumes de poésie, il publie en 1997 *Black Dog of Fate, An American Son Uncovers his Armenian Past*, puis en 2003 *The burning Tigris* (traduction française aux

KRIKOR BELEDIAN		
ANTIKA		103
MICHAEL ARLEN		
JE ME SOUVIENS D'UN JOUR		113
WILLIAM SAROYAN		
LE BAIN		117
NUBAR GULBENKIAN		
L'ADIEU AU BOSPHORE		123
SÉDA		
L'ENFANCE DE LA MÈRE DE TADEUSZ H.		129
MARTIN MELKONIAN		
CANAL SAINT-MARTIN		135
SERGUEÏ PARADJANOV		
LES DAHLIAS BLANCS		139
HRANT MATÉVOSSIAN		
LE SEAU DE FRAMBOISES		143
ZABEL ESSAYAN		
EXCURSION À ALEMDAGHI		147
ARMÉNOUHIE KÉVONIAN		
LE VILLAGE DE GOULO		151
CHAHAN CHAHNOUR		
UN CŒUR QUI RAYONNE		157
CHAVARCHE NARTOUNI		
QUITTER ARMACHE		165
ANCHÈN GARODOUNI		
TRIBUNAL ET FUITE		173
NICOLAS SARAFIAN		
ENFANCE ET LUMIÈRE		179
MARTIROS SARIAN		
UNE ENFANCE EN PLEINE NATURE		185
ARMEN OHANIAN		
LA DANSEUSE DE SHAMAKHA		189
HAGOP MENTSOURI		
NOUS LES ENFANTS		199

	HRATCH ZARTARIAN	
	GRAND-MÈRE ET PETIT-FILS	207
	MEGUERDITCH MARGOSSIAN	
	LE TIGRE, NOTRE FLEUVE	215
	VAHAN TOTOVENTS	
	MARANE, LA JUMENT	221
	VIKEN KLAG	
	LE CHASSEUR	231
349	ARMÉNAK HAGOPIAN	
	LA PRIÈRE DE L'IMMORTELLE	239
	BERDJOUHI	
	APRÈS LA TEMPÊTE	243
	HAMASDEGH	
	LA PERLE BLEUE	255
	ZAVEN BIBÉRIAN	
	UN FILS À PAPA	261
	MATHÉOS MAMOURIAN	
	SOUVENIRS D'ENFANCE À SMYRNE	271
	LASS	
	LE TAPIS D'ORIENT	287
	ANTRANIK ZAROUKIAN	
	HÔPITAL	293
	LÉON SURMÉLIAN	
	LA MAISON DÉSERTÉE	299
	KASPAR BEDEYAN	
	LE KORDON	309
	SIMON KAPAMADJIAN	
	KAMÈR, LE PETIT VOYAGEUR EN ORIENT	315
	AVÉTIS AHARONIAN	
	MON PREMIER MAÎTRE	321
	VAHÉ OCHAGAN	
	<i>EXCIPIT</i>	329
	BIOGRAPHIES	331